

Jean-Pierre Guay
Un clou crochi...

Marc Chabot

Numéro 72, automne 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19297ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

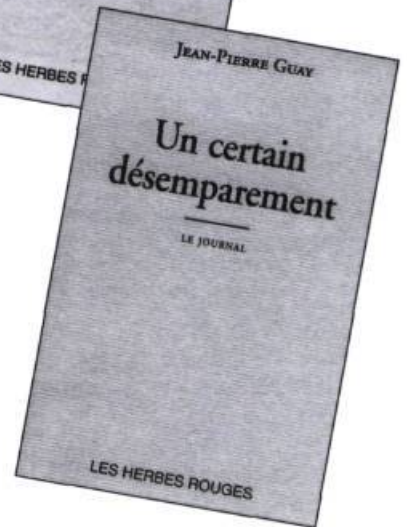
Chabot, M. (1998). Jean-Pierre Guay : un clou crochi.... *Nuit blanche*, (72), 26–28.

Jean-Pierre Guay

Un clou crochi...

« Tout nu je suis au meilleur de moi-même ».
Voir les mots.

J'ai toujours lu Jean-Pierre Guay. Parfois avant même que ce qu'il écrivait devienne un livre. Malgré cela, je n'ai pas la prétention de le connaître. Je dirais même que le connaître est la chose au monde qui m'intéresse le moins. Il écrit, je le lis. Il écrit, je le suis. Jamais aveugle. Non. Mais toujours étonné. Il va où il veut. Envers et contre tous, y compris lui-même.



Par
Marc Chabot

Ce qu'il est, ce qu'il écrit, ce que je suis, ce que j'écris et finalement ce que nous sommes et ce que nous croyons être. Comment mettre tout ce monde ensemble ? Écrivain, lecteur, critique, chroniqueur, commentateur. Tant de rendez-vous manqués.

Il dit qu'il a voulu dire ceci et cela. Je pense qu'il a voulu dire ceci et cela. Je dis qu'il a écrit ceci et cela. Nous ne savons plus rien. Mais il y a des mots, partout des mots. « Vont-ils nier avoir couché ensemble / dans le même livre, dans le même / lit, ou faire éclater au grand jour / qu'ils se sont aimés ? » (*Voir les mots*¹).

Ce « Journal » en marche

Coup sur coup on vient de publier un nouveau cahier du journal, *François, les framboises et moi*², et tout ce qui se nomme sa poésie, *Porteur d'os* suivi de *Ô l'homme* et de *Autres poèmes*³. Dix-neuf autres cahiers sont déjà prêts. La maison d'édition Les Herbes rouges veut le rejoindre dans son écriture. Bonne chance.

Peut-être que toute cette écriture qui a commencé en 1974 n'était rien d'autre qu'un interminable journal. Au commencement même. Il faudrait tout relire d'un trait. Peut-être que toute cette écriture n'est qu'un seul et interminable poème. L'histoire d'un homme et de son stylo. L'histoire d'un homme qui promène son âme en Amérique, faute de mieux. Carré de sable au bord d'un lac, d'un fleuve ou d'un parc. Un homme sur une rive quelconque de l'Amérique, un bâton à la main et un chien qui attend qu'on lance le bâton. « Le poète est en outre un homme ou / une femme. Il s'agit d'une inversion / de naissance » (*Porteur d'os*).

L'écriture est un geste inutile dans ce pays qui n'est pas un pays. L'écriture est un signe parmi d'autres de notre errance ou de notre déroute. L'écrivain, avec des mots, se fabrique une terre où mettre les pieds. Il décrit le paysage réel et l'irréel pays. Il dit oui. Il dit non. Et les autres l'attendent au tournant avec un fleuve de louanges ou un torrent d'injures.

Être écrivain, c'est exercer le seul métier du monde où l'on peut dire : je ne sais pas exactement ce que je fais et pourquoi je le fais, mais il faut que cela soit fait. Or, Jean-Pierre Guay cherche

toujours du côté du bonheur et je crois qu'on lui en veut pour ça. C'est trop simple. Ça semble impossible à dire. Alors, il marche sur le bord du fleuve, une framboise dans le creux de la main, et il se dit qu'il n'est plus écrivain. Il marche dans la ville, un sac de livres dans les mains, et il se dit qu'il est fait pour les mots. Ça lui suffit. « Moi, je traîne la patte. / Vieux barils, pleins à craquer de / clous crochis. / Les rêves enfargés dans le clair-obscur. / – Ce qu'il faut entendre ! » (*Autres poèmes*⁴.)

« Chaque livre est un clou crochi. / Un écrivain mord dans l'espoir. / Je pourrais tout aussi bien écrire : un écrivain mort dans l'espoir. / Lisez lentement, à partir de n'importe quel livre. / Lisez lentement si vous voulez y voir quelque chose. / C'est un homme qui regarde l'amour. / C'est un homme avec des yeux. Pourquoi devrait-il nous montrer ce que nous voyons déjà ? »

Encore lui. Partout. Encore lui. Je le lis et c'est tout. Il m'échappe. Or, il n'y a de véritable écriture que celle qui nous échappe. Tant pis pour moi, je ne serai qu'un lecteur entre les mains d'un écrivain. **NS**

1. *Voir les mots*, Jean-Pierre Guay, Pierre Tisseyre, Montréal, 1975.

2. *François, les framboises et moi*, Jean-Pierre Guay, Les Herbes rouges, Montréal, 1997.

3. *Porteur d'os* suivi de *Ô l'homme* et de *Autres poèmes*, Les Herbes rouges, Montréal, 1997, 139 p. et 214 p.

4. « Né déraciné », dans *Autres poèmes*, p. 117.

Jean-Pierre Guay a publié : *Porteur d'os*, poésie, Guy Chambelland, 1974 ; *Mise en liberté*, roman, Prix du Cercle du livre de France, Pierre Tisseyre, 1974 ; *Ô l'homme !*, poésie, Guy Chambelland, 1975 ; *Voir les mots*, essai, Pierre Tisseyre, 1975 ; *Le bonheur de Christian Dagenais*, roman, Pierre Tisseyre, 1980 ; *Lorsque notre littérature était jeune*, entretiens avec Pierre Tisseyre, essai, Pierre Tisseyre, 1983 ; *Journal I à VI, janvier 1985-juillet 1988*, Pierre Tisseyre, 1986-1990 ; *Cthulhu, la joie, Le journal, novembre-décembre 1992*, Le loup de gouttière, 1993 ; *Le grand bluff, Le journal, avril-novembre 1986*, Les Herbes rouges, 1997 ; *Flâner sous la pluie, Le journal, août 1985-avril 1986*, Les Herbes rouges, 1997 ; *Porteur d'os / Ô l'homme ! / Autres poèmes (1974-1985)*, poésie, Les Herbes rouges, 1997 ; *La paix, rien d'autre, Le journal, janvier-août 1985*, Les Herbes rouges, 1997 ; *Où je n'écris plus rien, Le journal, avril-novembre 1987*, Les Herbes rouges, 1997 ; *Un homme trop bon, Le journal, novembre 1986-mars 1987*, Les Herbes rouges, 1997 ; *Maman, Le journal, août-septembre 1993*, Les Herbes rouges, 1997 ; *François, les framboises et moi, Le journal, juillet-août 1993*, Les Herbes rouges, 1997 ; *Seul sur le sable, Le journal, novembre 1987-juillet 1988*, Les Herbes rouges, 1997 ; *Un certain désespoir, Le journal, 24 septembre-6 décembre 1993*, Les Herbes rouges, 1998.

« Jean. Le je. Moi devant les gens.

Jean. L'an, les années. Moi devant les ans. Jean comme un appel à être lui-même (moi-même) devant les ans et les gens. Jean Guay. Jean le gué. C'est lui, le passage. Mais ce n'est pas tout. Il est aussi le passage par l'inversion. Jean gai. Il fallait que j'inverse, que je passe par l'inversion pour revenir vers lui, vers mon frère. Et alors on m'a donné une pierre pour le faire, la pierre qu'il y a dans Jean-Pierre. Une pierre pour traverser le gué. Une pierre. Une pie errante. Le caquetage et l'errance. Je n'avais pas le choix. Je devais écrire. »

Un certain désespoir,
Les Herbes rouges, p. 15.

« Les choses n'existent pas en soi, y compris les drames auxquels sont confrontés les petits enfants. Ce qui existe en première et dernière analyse, c'est la forme qu'ils leur donnent dans leur esprit. Or écrire est ma façon à moi de donner une forme à ce qui est. Et qui plus est, c'est une façon consciente et libre de faire un avec le monde. Mais je glisse, il n'y a pas vraiment à théoriser là-dessus, il y a surtout à faire. »

Un certain désespoir,
Les Herbes rouges, p. 20.

Jean-Pierre Guay
UN CERTAIN
DÉSPOIR
LE JOURNAL, 24 SEPTEMBRE-6
DÉCEMBRE 1993
Les Herbes rouges, Montréal, 1998,
131 p. ; 14,95 \$

Le titre de cette tranche du *Journal* de Jean-Pierre Guay – la dixième – reflète bien son propos : l'écrivain tente de prendre ses distances avec son psychanalyste. Ce dernier a mis fin à leurs entretiens, un différend les opposant à propos de la publication et des « indiscretions » contenues dans le *Journal* précédent. Qu'on le veuille ou non, la publication d'un journal aux accents de « vérité » aussi féroces que celui de Jean-Pierre Guay, est profondément dérangeante pour l'entourage, et tout particulièrement si le lecteur y retrouve la transcription de propos, et la description de faits et gestes de gens qui ne pourront presque jamais rétorquer par un « contre-journal ». La publication est plus dérangeante encore si elle survient dans le milieu même où évoluent les personnages mis en cause : Québec, on le sait, est une petite ville où tout le monde se connaît. Retrouver dans une publication les noms de personnes qu'on connaît – ou croit connaître – crée un choc ; quant au plaisir ou au désarroi éprouvé par les personnes directement impliquées, il est difficile de le mesurer. N'oublions pas qu'André Gide, qui savait être méchant comme la gale, a su taire bien des détails de sa vie, professionnelle et privée ; Julien Green va plus loin encore, puisqu'il réserve les détails de sa vie qu'il juge trop croustillants à un dévoilement prévu longtemps après sa mort. Cette distance établie, le journal gagne en profondeur, évite les potins et

cible ce qui demeure important pour l'auteur.

Au centre des pages de Jean-Pierre Guay se trouvent l'écrivain et ses relations avec les autres, qui se mesurent d'après leur degré d'intimité avec celui qui parlera d'eux. Mais à quel genre d'interaction peut-on se livrer, sachant que tout (vraiment tout ?) sera bientôt étalé devant le public ? En ce qui concerne sa propre personne, l'auteur ne semble souffrir que d'une inhibition minimale, insistant à maintes reprises sur son côté « naïf » et « simple » ; son souci de ménager la vie privée, de s'attaquer plutôt à l'image, à tout ce qui constitue la façade longue-ment construite de l'autre, serait, tout compte fait, soumis à sa volonté de voir clair en lui, avant tout.

Si l'on réussit à réduire l'entourage à des chiffres, ce texte acquiert cependant une autre dimension, essentiellement littéraire. Le Moi devient un lieu de rencontres, souvent décevantes, il est vrai, mais qui reflète le désarroi de l'homme devant sa condition d'être seul : « Je ne suis pas facile à vivre et encore moins à lire. C'est pourquoi j'écris », ou encore : « Je suis resté bébé, indécrottement bébé. Mais un bébé sans papa ni maman ». Les amitiés, les inimitiés qui restent (hommes et femmes, un chien, les chats, la nature) donnent lieu à des réflexions sur les angoisses de l'écrivain, à une autoanalyse épuisante, à des remarques cinglantes et amères au sujet de l'âme et de ceux qui tentent de la guérir : « [...] la psychanalyse est une affaire de luxe pour les gens luxueux qui vivent dans la luxure ». C'est volontairement prêter flanc à l'attaque ; mais la provocation n'est-elle pas le moyen par excellence de vouloir établir le contact avec l'autre ? **NS**

Hans-Jürgen Greif